

Treize à la douzaine

La plupart des années comptent deux vendredis 13, d'autres trois ou un. Jamais quatre. Est-ce cette irrégularité apparente qui a donné son lustre et sa réputation à ce jour pas si rare que cela?

Toujours est-il que le matin du vendredi 13 août 2021, Alan Ledu et Laura Laire ignoraient tout des circonstances étranges qui allaient changer le cours de leurs vies. Cependant, l'un et l'autre attendaient beaucoup de ce jour pour des raisons très différentes.

La journée avait mal commencé pour Laura. Le jour filtrait gris à travers les rideaux isolants de sa chambre. Il pleuvait lorsqu'elle s'était levée. Voyant la lumière triste, elle s'était demandée « Au fait, quel jour sommes-nous ? Vendredi 13 ?! Zut ! ».

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises, et pas des meilleures. L'année dernière par exemple, elle avait été renversée par un scooter le vendredi 13 mars. Rien de grave, mais elle était tombée amoureuse du conducteur. Malheureusement, il avait renversé une autre jeune femme le deuxième vendredi 13 de l'année et avait aussitôt rompu avec Laura. Elle se demandait donc avec un peu d'inquiétude et pas mal d'impatience ce que lui réserverait le vendredi 13 août 2021, pas un scooter tout de même ! Vendredi 13 ou pas, il lui fallait aller travailler. Elle était fleuriste et si ces maudits vendredis n'étaient pas des journées particulièrement éprouvantes dans son métier, il lui fallait au moins faire acte de présence au magasin.

Ce même vendredi en début de soirée, Alan Ledu marchait en direction du Thabor, profitant d'une vie devenue enfin normale. De loin, arrivant de la direction dans laquelle il allait, il vit une jeune femme qu'il trouva ravissante et qui semblait radieuse. La scène lui donna une impression de « déjà vu ». Mais cette fois-ci, il avait plus envie de faire connaissance de la fille que de n'importe quoi d'autre. Il commençait à imaginer le meilleur stratagème quand elle s'apprêta à traverser. Elle était à peine à deux mètres de lui. Alan revit en une fraction de seconde sa vie défilé.

Depuis longtemps, les vendredis 13 étaient des jours singuliers pour lui. Des jours où il devait tuer, ou pas, selon le calendrier très spécial qu'il avait établi l'année de ses onze ans. Le jour de son anniversaire, Alan avait décidé d'opter pour le crime parfait. Le crime sans mobile. Le crime gratuit. Et surtout le crime impuni, qui le vengerait des trop nombreuses injustices qu'il avait subies. En étudiant ses premiers essais, car il n'était pas un novice, il s'était aperçu qu'il avait toujours choisi de tuer un vendredi 13. Par ailleurs, il avait respecté un rythme étrange et difficile à décrypter qui pourrait le mettre à l'abri d'éventuelles recherches policières. Il décida de continuer à tuer tous les quatre vendredis 13, et deux fois de suite les années comportant trois vendredis 13. Il résolut

aussi de réaliser une série de douze assassinats, y compris les trois tentatives précédentes.

Alan Ledu avait démarré à six ans, après une période d'incubation de quelques années.

Ses parents s'étaient définitivement séparés suite à des mois de tension et de désamour lorsqu'il avait trois ans. Le petit Alan était choyé par son père, professeur de SVT, les week-ends et durant la plupart des vacances scolaires. Il était tout autant aimé de sa mère. Le seul problème était que sa mère s'était amourachée d'un homme qu'Alan détestait. Puis, elle l'avait épousé sans se rendre compte du chagrin qu'elle infligeait à son enfant, ou sans vouloir le prendre en compte. Alan n'était pas malléable. Il refusa d'accepter l'imposteur qu'il haïssait de toutes ses forces. Il savait que ce sentiment était réciproque, bien que le mari de sa mère n'ait jamais exprimé quoi que ce soit à son égard, à part une politesse courtoise qui pouvait passer pour de la bienveillance.

Alan décida de passer à l'acte le jeudi 12 avril 2001. Il récupéra la boîte d'anti-fourmis qui traînait dans le placard sous l'évier, la vida, la remit à sa place après l'avoir soigneusement essuyée. Le matin du vendredi 13, il versa le poison dans le bol de café fumant de son beau-père, et partit comme d'habitude à l'école, à quelques pas de la maison de sa mère.

Toute la journée il attendit la bonne nouvelle. Le soir, il fut très déçu d'apprendre par sa mère que son beau-père, victime d'une violente gastro-entérite, ne dînerait pas avec eux.

Il avait au moins réussi à rendre son beau-père malade, sans que personne n'en soupçonne la cause réelle.

Deux ans plus tard, il prit en grippe une de ses camarades de classe. La petite Perle était très appréciée des adultes et des enfants. Alan développa une jalousie malade, enviant sa joie de vivre, sa gentillesse et son rire toujours prêt à fuser. Il décida de la faire mourir de peur. Pour conjurer tout mauvais sort, il choisit un jour supposé porter chance, le vendredi 13 juin 2003. Alan connaissait parfaitement les habitudes de Perle, et le chemin qu'elle prenait pour rentrer chez elle.

Par chance, un poteau électrique sur le trottoir qu'elle empruntait pouvait faire à Alan une cachette idéale. Avec du plâtre et de l'argile autodurcissante sans cuisson, il se confectionna un masque informe et, il faut l'admettre, assez horrible. Avec la petite robe noire de sa mère, il se fit une toge qui flottait autour de lui. Quand Perle allait dépasser le poteau électrique, il sortit de sa cachette en ouvrant les bras et en grognant, barrant la route à la fillette épouvantée qui perdit immédiatement connaissance.

Fier d'avoir réussi, Alan courut jusqu'à l'école comme pour chercher du secours, et bouleversé de bonheur, vit sa victime partir inanimée sur un brancard.

Mais Perle ne mourut pas. Comme son malaise était incompréhensible, elle dut subir pendant plusieurs années toute une batterie de tests et d'exams médicaux. Alan fut félicité pour avoir aussi

bien réagi. A son embarras relatif, il fut longtemps cité en exemple à l'école.

Cela lui confirma qu'il pouvait tuer impunément.

La directrice de son école préférait les filles et ne le cachait pas. De plus, voisine de ses parents, elle refusait à Alan, tous les ans, l'autorisation de jouer avec les chiots que sa chienne mettait au monde. Alan finit par avoir une idée très originale qui devait lui permettre de se débarrasser de madame Letellier., et par la même occasion de son beau-père.

Le vendredi 13 janvier 2006, depuis le cabanon du jardin, avec la carabine de son beau-père, il tira sur la directrice alors qu'elle s'apprêtait à partir travailler. Le recul de l'arme lui fit terriblement mal. Il put cependant entendre la voiture de madame Letellier qui démarrait. Peu entraîné, il avait naturellement raté sa cible. Par contre, il avait descendu une buse perchée quelques jardins plus loin. Pour les experts de la LPO, il fut facile de retrouver l'origine du tir. La LPO porta plainte contre le beau-père d'Alan, qui ce jour-là, grippé avec une fièvre de cheval, était effectivement chez lui mais n'avait rien vu ni rien entendu. Il écopa d'une forte amende bien qu'ayant clamé son innocence. Alan avait été déçu de ne pas voir son beau-père accusé de meurtre. Mais l'injustice de sa condamnation lui mit du baume au cœur et lui confirma que la voie où il s'engageait était la bonne.

Après ce troisième échec relatif, et selon l'objectif qu'il s'était fixé le jour de son anniversaire, il lui restait neuf assassinats à commettre, sans mobile, dans des lieux différents et avec des armes différentes. Maintenant, il avait l'âge de commettre de vrais meurtres, les choses allaient devenir sérieuses, quasiment professionnelles.

Deux ans plus tard, en 2008, le vendredi 13 juin, Alan était tout juste pré adolescent et ses traits encore assez fins pouvaient passer pour ceux d'une fille. Habillé unisexe (jean, sweatshirt, baskets), un léger bagage à l'épaule, il prit le train de la mi-journée sur la ligne Dinan Saint Briec. Il resta longtemps seul dans l'unique wagon, mais à Plancoët, une vieille dame s'installa. Alan l'observa longuement, enfila la paire de gants dits de chirurgien qu'il avait dans son sac, arriva posément au niveau de la femme. Il posa son bagage, sans un mot jeta ses mains sur le cou de la vieille et serra, serra, serra. Il sentait la vie palpiter mais il continua son étranglement. Elle devint rouge puis violette. Elle se détendit complètement et perdit connaissance. Plutôt satisfait, Alan descendit à Landébia, se démaquilla et fit du stop pour rentrer, sans encombre, à Dinan.

Ouest France relata qu'une femme âgée de 75 ans avait été retrouvée inanimée dans le train Dinan Saint Briec. Elle portait des traces d'étranglement. Conduite à l'hôpital, elle avait repris connaissance et ne se souvenait de rien. Elle était seule dans le wagon jusqu'à Lamballe où l'alerte avait été donnée.

L'expérience de la strangulation avait été assez étrange : très difficile à supporter, mais accompagnée d'un sentiment de toute-puissance. Cependant, Alan pensa que l'émotion et le plaisir ne relevaient pas du crime parfait qui devait être mené comme une expérience scientifique, c'est à dire sans que les émotions n'y prennent part. Il pensa donc qu'il était sage de renoncer à tout contact physique prolongé avec la victime lors du meurtre.

Malgré ses échecs qu'il considérait comme des tâtonnements, Alan ne perdait pas confiance, il était sûr que sa persévérance finirait par être récompensée.

Sa mère était infirmière au bloc opératoire de l'hôpital de Dinan. Alan connaissait certains de ses collègues dont une jeune anesthésiste qui l'accepta en stage d'observation . Elle lui fit visiter le bloc et lui présenta les outils et les produits qu'elle utilisait. Elle était aussi collectionneuse de poisons. Elle les gardait naturellement sous clé dans son bureau. Elle lui montra sa collection, et durant la semaine, Alan réussit à subtiliser habilement une pipette de curare et quelques seringues.

Cette fois, ça allait marcher ! Alan confectionna une mini seringue automatique qui délivrait sa dose dès qu'elle était plantée. Et le vendredi 13 février 2009 après midi, il planta sa micro seringue dans la nuque d'un passant, rue de L'horloge à Dinan. L'homme sursauta, retira l'objet d'un geste agacé et le jeta dans le caniveau sans même un regard. Il continua sa route. Alan le suivit quelques minutes, le cœur battant. L'homme ne s'effondra pas, n'eut aucun symptôme d'une crise quelconque. Et s'il mourut quelques heures plus tard, Alan ne le sut pas.

C'est d'ailleurs un des problèmes du crime parfait : s'il est réellement réussi, il n'a pas l'air d'un crime. Et personne ne remarque qu'il y a eu assassinat. Cela ne devait pas empêcher Alan de poursuivre la mission de sa vie: accomplir une série de douze crimes parfaits ! Il avait l'ambition de devenir le plus grand et le plus discret des assassins. Et il réussirait !

Le vendredi 13 mars de la même année, il versa de la racine d'aconit qu'il avait séchée et réduite en poudre dans la tasse d'un homme qui regardait la télé, au bar d'un des cafés les plus fréquentés de Dinan. La première gorgée de café ne fut pas avalée mais immédiatement recrachée, la mixture était infâme. Le client ne risqua finalement qu'un œil au beurre noir tant le patron avait été excédé par la grossièreté de son client.

Alan eut alors trois années de pause, à la suite desquelles, lassé de l'empoisonnement, il se donna l'obligation d'improviser et ne prépara pas le septième crime. Il était chez son père dans le Trégor pour les vacances de Pâques. Le vendredi 13 avril 2012, en début d'après-midi, il se promenait tranquillement sur une plage quand il vit au loin une jeune fille qui venait dans sa direction. Elle sautait à toute vitesse de rocher en rocher. Il obliqua rapidement vers le haut de la plage et se mit lui aussi à sauter très vite d'un bloc à l'autre. Quand il croisa la fille, il dévia de sa

route et la poussa de toutes ses forces. La fille tomba sans un cri sur les rochers acérés. Alan eut le temps d'apercevoir un filet de sang rouler le long de sa tempe. Il rentra par le chemin douanier au-dessus de la grève.

La jeune fille, seulement assommée, fut secourue par un promeneur. Elle savait avoir été agressée mais elle demeurait incapable de décrire son agresseur. Tout était allé beaucoup trop vite.

Alan eut beau parcourir les Ouest France des jours suivants et lire avec attention le Journal du Trégor, il ne vit rien, pas une ligne sur l'agression gratuite qu'il avait commise.

Il y avait un troisième vendredi 13 en juillet cette année-là. Alan n'avait pas envie de renouveler le crime par contact direct : trop d'improvisation, trop de risques. A vrai dire, il était un peu découragé. A 17 ans, il en arrivait à ne plus voir dans son ambition que le caprice d'un gamin contrarié. Changer de registre et d'échelle pourrait relancer sa motivation. Cette fois, il ne pouvait pas échouer.

Puisqu'il était chez son père, une résidence pour personnes âgées à Perros-Guirec ferait parfaitement l'affaire. La moitié des fenêtres de l'établissement assez chic donnaient sur un mur presque blanc et aveugle, le pignon d'un ancien hôtel. Dès le 8 juillet, il glissa des flyers partout où il pouvait dans la résidence : sous les portes, sur les tables basses des salons.... « Attention ! Le vendredi 13 juillet, pour exceptionnellement vous tordre de rire, une surprise vous est réservée à la fenêtre de votre chambre dès 23h », avec une photo de Bourvil et de De Funès dans le film » Le Corniaud. »

Alan put projeter, sans encombre, les vingt premières minutes du film avec des rires enregistrés en plus, car il voulait faire mourir de rire quelques résidents fragiles sur le plan cardiaque.

D'ailleurs, certains riaient à gorge déployée en revoyant la scène de l'accident de la 2 CV bleue de Bourvil. Dès que la sirène de la police se fit entendre, tout s'éteignit. Les résidents hurlaient aux fenêtres, ils voulaient voir tout le film, pour une fois qu'on s'amusait !

Alan eut beau écouter, aucune sirène d'ambulance ne vint troubler la tranquillité revenue.....

L'année de ses dix-neuf ans, Alan se sentait vieux. Il avait déjà essayé de faire mourir de peur et de faire mourir de rire. Il avait tenté le poison versé dans une boisson ou inoculé, il avait expérimenté l'arme à feu, la strangulation, la projection sur des rochers acérés.....rien n'avait marché. Il n'était pas loin de se croire victime d'une malédiction.

Enfin, il eut une idée confinante presque au génie : faire mourir d'amour....

Chez ses amis Gus et Mousse, il avait repéré une très jolie fille, Mathilde, qui leur rendait souvent visite. Alan avait remarqué que Mathilde le dévorait des yeux dès qu'il semblait regarder ailleurs. La séduction serait probablement facile. Il devait tout organiser avant la Saint Valentin qui

tombait le lendemain du vendredi 13 où il devait frapper.

Dès le mois de septembre 2014, il dragua Mathilde. En octobre, ils étaient amants. Mathilde, une jeune femme très sentimentale, était vraiment éprise. Alan jouait parfaitement le jeu de l'amoureux. Leur couple semblait solide et faisait des envieux parmi leurs amis. Après les fêtes de fin d'année, ils parlaient de tenter la vie commune. Déjà, ils passaient toutes les nuits ensemble chez l'un ou chez l'autre, partageait leur temps libre, visitaient leurs parents respectifs ensemble. Et Alan envoyait plusieurs fois par jour des SMS « Tu M ? Je t'M ». Mathilde répondait systématiquement par des messages passionnés et souvent très érotiques.

Le vendredi 13 février 2015, à 17h, Alan laissa un message sur la boîte vocale de sa compagne : « Mathilde, je ne t'aime pas. Je ne t'ai jamais aimé. Je ne veux plus jamais te revoir, tu me tapes sur le système ! Bonne Saint Valentin, pauvre cruche naïve ». Il lui envoya le même message par SMS. A 18h, il entendit sa porte s'ouvrir et il vit surgir une Mathilde déchaînée qui le gifla à toute volée, le traitant de pauvre type, de mufle et d'ordure. La tornade repartit aussi vite qu'elle était arrivée. Mathilde ne semblait pas disposée à mourir d'amour.

Alan était au bord du désespoir. Non qu'il eût éprouvé une quelconque affection pour Mathilde, mais parce que même avec amour et préméditation, il ne parvenait pas à tuer.

Par dérision, pour le vendredi 13 mars de la même année, exactement un mois après sa rupture, il imagina que l'arme de Cupidon serait parfaitement appropriée à sa situation. Il acheta un arc de chasse dans un magasin de sport, s'entraîna un peu dans le jardin de sa mère, et le jour J parvint, par un escalier de secours, à grimper sur le toit d'un des immeubles de la rue d'Estrées à Rennes. Une femme très élégante lui rappela Mathilde. Exceptionnellement, il laissa ses émotions le guider. Il visa soigneusement et décocha sa flèche. Laquelle se planta dans la tête de la jeune femme. Alan jubilait. Il s'empressa de descendre, l'arc bien caché dans un sac de sport. Dans la rue, rien. Pas d'attroupement, pas de pompier, pas d'ambulance.

Plus loin, une femme refaisait son chignon, le bloquant avec la flèche qui, quelques minutes plus tôt, s'était brutalement fichée dans sa coiffure.

Décidément, l'amour et ses attributs n'étaient pas des armes pour Alan.

Pendant les trois années qui suivirent, Alan prit du temps pour méditer sur le concept même de crime parfait, sans mobile, le crime gratuit pour lequel parfois l'occasion fait le larron, parfois le larron prémédite... Il était tenté par une opération d'envergure pour son avant-dernière expérimentation : un assassinat collectif.

Il réussit à se faire embaucher, sous une fausse identité par la société « Aux bons tuyaux » qui, bien connue à Saint Malo, officiait dans la plomberie. Après quelques mois, comme il l'espérait, il

intégrait l'équipe chargée de la maintenance du Grand Hôtel des Thermes. Le vendredi 13 avril 2018, à 9h30 précises, il modifia le circuit d'eau froide pour que les douches deviennent brutalement glaciales et tuent par hydrocution.

Fait improbable et parfaitement imprévisible, dans le Grand Hôtel des Thermes de Saint Malo, à ce moment- là, personne n'était sous la douche.

Encore un crime parfait qui tombait à l'eau.

Après ce flop, Alan revint sur l'idée qu'il trouvait humoristique de faire mourir de rire. Pour son douzième et dernier assassinat, il prendrait un risque important en s'attaquant à une personne de sa famille. Son arrière grand-tante Eugénie n'en finissait pas de vieillir. Encore autonome à 101 ans, elle vivait seule, conservait sa lucidité et même une vivacité surprenante. Il avait pris l'habitude de lui rendre visite trois à quatre fois par an, ne manquant jamais de lui apporter des friandises, pâtisseries ou bonbons dont elle raffolait.

Le 13 mars 2020, un vendredi donc, il rendit visite à son arrière grand-tante, avec une crème glacée du meilleur pâtissier de Perros-Guirec et de quoi préparer une chantilly : crème fraîche et protoxyde d'azote.

Tandis qu'il préparait le dessert, Alan proposa à Eugénie d'essayer le gaz hilarant, elle accepta sans hésiter, heureuse de jouer les jeunes. Elle inspira un gros ballon de gaz. Elle rit beaucoup, énormément, pendant longtemps. Elle eût même un sacré fou rire. Ses sphincters tinrent aussi bien que son cœur. Eugénie, une fine mouche au solide sens de l'humour, envoya le jour même un courrier à Alan, lui annonçant qu'elle le nommait bénéficiaire d'une de ses plus grosses assurances vie, pour le remercier de « la bonne tranche de rire qu'elle s'était payée avec lui ». Au moins, il n'avait pas tout perdu.

Alan était venu à bout de sa série de douze crimes sans un seul mort et avec l'espérance d'un bon héritage. Est- ce que la vie n'allait pas lui paraître terne sans ces opérations à imaginer et à préparer?

Que faire pour mettre un peu de sel dans son existence, pour avoir des bouffées d'adrénaline, le cœur qui bat la chamade, et l'envie de continuer à vivre ?

Alan perçut, plus qu'il ne vit, un scooter foncer droit sur la fille qui s'engageait sur la chaussée. Il plongea et la plaqua pour la retenir. Le scooter fit une embardée et tomba aussi. La fille semblait inanimée comme le conducteur sans casque.

« Merde, se dit Alan, cette fois j'ai réussi un doublé, ça fera treize opérations et deux morts. Dire que je voulais lui sauver la vie..... ».

« Tu pourrais peut-être appeler les secours ! » lança d'un air mauvais le cyclotouriste en se relevant péniblement.

Les pompiers arrivèrent, dans le vacarme des sirènes qu'Alan avait trop souvent attendu. Ils glissèrent la fille qui avait repris connaissance sur une civière, précisant qu'elle serait visitable à Pontchaillou. Depuis le brancard, la jeune femme eut juste le temps de saisir la main d'Alan et de murmurer « Je m'appelle Laura Laire ».

Alan prit une longue inspiration. Cela venait tout juste de commencer. Il savait maintenant que sa véritable destinée était de vivre douze histoires d'amour qui commenceraient toutes un vendredi 13.